

—Par les armes ?

—Sans doute.

—C'est original.

—Je parle sérieusement, monsieur, et vous attendrai demain matin à cinq heures au bord de la Seine sous le viaduc d'Autouil.

—Le lieu du rendez-vous est aussi bizarre que le rendez-vous lui-même.

—Y serez-vous ?

—A une condition.

—Laquelle ?

—C'est que la rencontre aura lieu sans témoins.

—Sott, monsieur, je compte d'autant mieux sur votre parole, qu'étant de première force à l'escrime, j'aurais le droit de dire que vous avez peur si vous vous laissez attendre.

—Ne saurai-je, au moins, votre nom ?

Elle prit une carte parfumée dans un carnet en cuir de Russie et me la tendit en me faisant un salut glacial.

Nous arrivions à Chatou. Elle ouvrit vivement la portière et sauta sur le quai d'arrivée avant l'arrêt du train, en dépit des prescriptions réglementaires. Puis la locomotive jeta son cri de bête sauvage et entraîna le train vers la Seine. On traversa le fleuve.

Il faisait un de ces couchers de soleil dont le mois de juin est prodigue. Une poussière d'or couvrait les bois, de grands paraphe rouges traversaient la page bleue du ciel ; dans les profondeurs du Zénith, les tons d'ocre se mariaient aux nuances violâtres, la ligne des collines ondulait à l'horizon, et sur l'extrême limite des hauteurs, de longs peupliers s'élevaient, grêles, dans la lumière chaude.

La Seine déroulait au loin son écharpe de moire aux reflets changeants. La fumée des hautes cheminées d'usage montait droite et lente dans l'air. Le silence des oiseaux marquait l'approche de la nuit. L'apaisement crépusculaire gagnait la plaine.

J'entrais dans une de ces songeries délicieuses qui sont un de nos privilèges à nos autres poètes, puisqu'elles nous donnent presque à volonté la possession de nos bonheurs imaginaires.

Pendant que je chevauchais ainsi au pays des chimères, mes regards tombèrent sur la carte que ma belle ennemie m'avait laissée. Je me hâtai de profiter des dernières clartés du jour pour lire son nom et ne put retenir un éclat de rire formidable.

La carte qu'elle m'avait remise ne portait que cette mention : "Mademoiselle X... à bord du Caprice."

Nous étions à Rueil. Un monsieur décoré, à moustaches en croc, entra dans le wagon. Mon éclat de rire le frappa en plein visage. Il devint plus rouge que son ruban.

—Pourriez-vous me dire, monsieur, me demanda-t-il d'un ton agressif, la cause de votre hilarité intempestive ?

—J'ignore, monsieur, ce qui peut vous sembler intempestif dans ma gaieté, lui dis-je, sortant de mon faux col et de mon nuage ; cependant si vous voulez consentir à quitter avec moi ce ton de porteur de contrainte, je vous dirai volontiers le sujet de l'éclat de rire qui semble vous avoir blessé.

—Je prends le ton qui me plaît et le quitte quand cela me convient, monsieur.

—Et moi, monsieur, je ris quand il me plaît de rire.

—Morbleu ! monsieur, je vous forcerais bien à parler.

—Pas plus que vous ne m'empêcherez de rire, monsieur.

—Alors, c'est bien ; voici ma carte.

—Voici la mienne.

L'obscurité avait grandi, je pris au hasard une carte dans

mon portefeuille et la tendis au monsieur à moustaches en croc. Peu après nous arrivâmes à Asnières. J'y avais un pied à terre l'été.

Je routrais en toute hâte chez moi. Mon premier soin fut de me jeter dans un fauteuil avec un sentiment de bien-être fort naturel au sortir de tant d'émotions. Mon second mouvement fut de prendre mon portefeuille, pour m'assurer en pleine lumière de la mystification dont la belle inconnue m'avait rendu victime.

Impossible de retrouver la carte qu'elle m'avait laissée !

Il y avait du merveilleux dans toute cette histoire. Tout à coup, une idée subite me traversa l'esprit.

—Sapristi ! m'écriai-je.

J'avais donné à mon adversaire crochu la carte de Mlle X.

II.

UN COUP D'ÉPÉE POUR UN BAISER

Le lendemain j'étais éveillé avec les merles.

J'écrivis à la hâte deux lettres pour prier deux amis de s'occuper de ma seconde affaire et d'expliquer à mon adversaire la cause de mon erreur, je les autorisais, du reste, à se montrer en cette occurrence, aussi conciliants que possible. Puis, je fis chercher une voiture par mon domestique et partis seul.

Une heure plus tard, j'étais au Point-du-Jour.

Je congédiai le cocher et j'attendis sur la berge du fleuve. Bientôt j'aperçus au loin une embarcation montée par un seul rameur.

Je m'arrêtai sur la dernière marche d'un escalier pratiqué dans l'obliquité du quai.

L'embarcation accosta au pied de l'escalier. Le rameur était petit et mince.

—Vous êtes exact, monsieur, me dit-il d'une voix qui me fit tressaillir.

Je regardai plus attentivement mon interlocuteur et reconnus Mlle X...

Elle portait une jaquette grise serrée à la taille et fort élégante. De la poche gauche sortait un mouchoir orné d'un X brodé en rouge. Son pantalon, évasé par le bas, était à la dernière mode.

Ses mains mignonnes se perdaient dans la largeur des manches de chemise, qu'ornaient deux boutons de corail.

Au fond de la barque, deux fleurets dans un fourreau de serge verte.

—Voulez-vous tenir la barre ? me dit-elle d'un ton presque impératif.

J'obéis, et mis la barre à bâbord.

Le bateau décrivit une courbe rapide et partit dans la direction de Billancourt. Dix minutes plus tard, nous étions à la hauteur de l'île.

—Abordez, me dit-elle.

Nous abordâmes sous un vieux saule. Elle amarra l'embarcation, prit les fleurets et sauta légèrement à terre.

Je la suivis dans une place herbeuse et plane, entourée de saules, qui la mettaient à l'abri des regards.

L'endroit était ravissant. L'herbe haute était semée de renoncules, le soleil glissait entre les branches ses rayons obliques, et des ombres de feuilles jouaient sur l'herbe avec des taches de lumière.

Les oiseaux et les insectes commençaient leur symphonie matinale, le merle faisait en habit noir sa partie de flageolet, l'alouette perdue au fond du ciel semait dans l'air ses joyeux